Document généré le 19 avr. 2024 18:19

esse arts + opinions

Le iShow, Les Petites Cellules Chaudes, Usine C, Montréal du 21 au 23 février 2013

Christian Saint-Pierre

Numéro 78, printemps–été 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69070ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2013). Compte rendu de [*Le iShow,* Les Petites Cellules Chaudes, Usine C, Montréal du 21 au 23 février 2013]. *esse arts + opinions*, (78), 81–81.

Droits d'auteur © Christian Saint-Pierre, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les Petites Cellules Chaudes, *Le iShow*, 2013.
Photo : Dimitrios Touloumis

Le iShow

Les Petites Cellules Chaudes, Usine C, Montréal
du 21 au 23 février 2013

Après avoir beaucoup alimenté les artistes visuels, les us et coutumes d'Internet commencent à servir d'inspiration aux gens de théâtre. Seulement au Québec, du *Dom Juan_uncensored* de Marc Beaupré au *Nom de domaine* d'Olivier Choinière, en passant par les *Cinq visages pour Camille Brunelle* de Guillaume Corbeil, on constate que les méandres de la Toile apparaissent de plus en plus en filigrane dans les œuvres. Il arrive même que les rapports induits par le Web aient une influence éloquente sur le fond et la forme.

Les Petites Cellules Chaudes, un collectif formé de quinze artistes provenant de diverses villes canadiennes, ont choisi d'explorer le vaste et épineux concept de rencontre à l'ère des 1001 médias sociaux. Créé aux Écuries à l'occasion du OFFTA 2012, leur *iShow* était présenté à nouveau, cette fois à l'Usine C, en février dernier. Sur scène, pour tout décor, des chaises, des tables alignées, quelques lampes et, bien entendu, une multitude d'ordinateurs portables. Au-dessus du plateau, un grand écran panoramique renvoie des images tirées d'Internet, le plus souvent en direct.

La force de cet objet scénique incomparable est d'aller au bout d'une idée aussi simple que vertigineuse. Est-il possible de créer un spectacle en ne s'appuyant que sur des matériaux fournis par Internet ? Quand il s'agit de trouver des images et des sons, des mots et des idées, du comique et du tragique, et même quelques mythes pas piqués des vers, le Web est une mine d'or. Il y a dans les entrailles de YouTube, Facebook, Instagram et autres Twitter, du grand et du petit, du métaphysique et de l'anecdotique, du sublime et du grotesque. C'est précisément à tout cela que *Le iShow* rend justice.

La représentation met en scène la confusion croissante entre le privé et le public. Peut-être plus que de sexualité, c'est de voyeurisme et d'exhibitionnisme qu'il est question. La solitude et ses ravages occupent également une place de choix dans ce portrait troublant. On rit de bon cœur tandis que sont recréées sous nos yeux des vidéos dites virales ou encore quand les statuts Facebook de certains spectateurs sont déclamés. On ne rit plus du tout au moment où sont évoqués la tuerie d'Utoya ou les actes commis par Luka Rocco Magnotta.

Les tableaux les plus percutants sont ceux qui composent avec l'imprévu, le plus souvent en s'appuyant sur une utilisation audacieuse de Chatroulette. On mesure alors l'ampleur de la misère affective et sexuelle qui règne sur ce réseau. Heureusement, certains échanges nous donnent aussi des raisons d'espérer, car ils dégagent suffisamment de bienveillance pour qu'on recommence, ne serait-ce que momentanément, à croire à cette utopie selon laquelle Internet ferait tomber les frontières.
[Christian Saint-Pierre]

L'Activité, *Mommy*, 2013.
Photo : Eugène Holtz

Mommy

L'Activité, Théâtre Aux Écuries, Montréal, du 19 février au 9 mars 2013

Olivier Choinière nous a habitués à des objets hétéroclites au théâtre en transgressant la forme et le rapport avec les spectateurs qu'il a menés, un à la fois, munis d'écouteurs, dans des déambulatoires (*Beauté intérieure, Ascension, Bienvenue à – (une ville dont vous êtes le touriste*). Il a revisité le théâtre de série B sur la terrasse du Théâtre d'Aujourd'hui avec la tragédie météorologique *Jocelyne est en dépression. Paradixxx* mettait en scène des acteurs doublant, en direct, un film porno. *Chante avec moi* déstabilisait le public en reprenant *ad nauseam* le même refrain chanté par cinquante interprètes. Avec *Mommy*, si le rapport au spectateur est somme toute conventionnel, dans un théâtre, dans un dispositif frontal, la forme en parfaite cohésion avec le contenu renouvelle le genre. Quel genre en fait ? Théâtre chanté, théâtre musical, comédie musicale, revue historico-politique ? Sous les allures d'un théâtre bricolé entre amis, pour se faire plaisir, *Mommy* est une pièce aboutie et achevée composée d'un collage titanesque de citations, d'extraits de chansons, de discours politiques, de publicités ou de *soaps* des années 50. Choinière a déjà démontré beaucoup de talent à mélanger les genres, mais il n'est jamais allé aussi loin dans l'échantillonnage et le repiquage de nos références culturelles. Ce remixage sous forme de rap est souvent jubilatoire. On rejoint ici le concept de l'auteur rhapsode (en grec ancien, *rhapsodia* veut dire « couture »), par lequel Jean-Pierre Sarrazac définit tout un pan de la dramaturgie actuelle faite de fragments hétéroclites, le travail de déconstruction-reconstruction (découdre-recoudre), la composition même du théâtre rhapsodique, étant une réponse à l'éclatement du monde actuel.

Choinière est fidèle aux préoccupations qui l'ont toujours animé depuis ses premières pièces. Déjà dans *Autodafé, bûcher historique en cinq actes* (1999), il montrait un intérêt poussé pour l'histoire du Québec, la question politique et tout ce qui a forgé notre identité. Ces questions, toujours présentes dans *Mommy*, sont en relation directe avec nos préoccupations actuelles. Le personnage central de la pièce, Mommy, interprété par l'auteur lui-même, joue sur la double identité de la mère et de la momie. Mommy est une mère fictive, une mère impossible puisqu'elle était à la fois fille du Roy et témoin de la Révolution tranquille. Mommy est une zombie à moitié pourrie qui sort de sa tombe (les costumes en loques en font foi). « Mommy est un monstre. Elle n'existe pas », écrit Choinière dans le programme de la pièce. Elle est cependant bien vigoureuse et livre un réquisitoire du monde actuel et de sa jeunesse, nostalgique du bon vieux temps, de l'époque de Maurice D (Duplessis, premier ministre du Québec à l'époque de la « Grande Noirceur »). En mettant de l'avant un discours traditionaliste et conservateur à outrance, l'auteur démontre par l'absurde la vacuité d'une pensée qui refuse d'avancer.
[Jean-Claude Côté]